LETTRE
DE M. DUPORT,
A M. CHARLES LAMETH.

Paris le 6 Juillet 1790.

Je ne peux pas vous voir aujourdhui, mon cher ami, je ſuis malade de dépit, de chagrin. En vérité, je ſuis au bout de mon roulet. Je n'y peux plus ſuffire. Vous avez de la fineſſe, de la diſſimulation, du génie même, je ne peux pas vous refuſer ces qualités. Plus d'une fois, j'en conviens, vous m'avez égalé pour l'invention: mais vous n'avez point aſſez de ſecret; & c'eſt-là cependant le point principal en intrigue. Ou vous vous laiſſez trop pénétrer, ou vous êtes trahi.

Voyez donc où nous en ſommes. A peine avons nous diſpoſé une mine qu'elle eſt éventée, & pas une n'a encore pu jouer avec avantage. Ma foi, je crois que nous ſommes plus éloignés du terme que jamais. Le peuple commence à s'inſtruire beaucoup trop pour nos intérêts.

D'abord nous avons mal fait, & vous ſavez que ce n'étoit pas mon avis, d'établir ce club

des Jacobins. Dans l'Assemblée, nous étions confondus avec tous les députés ; nous faisions corps avec les patriotes. Si nos sentimens paroissoient un peu exaltés, cela pouvoit être pris pour une suite de l'ardeur de notre patriotisme, & nous n'en étions que plus agréables au peuple des tribunes qui alloit ensuite *chanter* par-tout nos louanges. Mais lorsqu'au club, séparés *des aristocrates* qui nous faisoient valoir dans l'Assemblée, & du moins nous faisoient pardonner l'emportement de nos opinions, on nous a vus rébelles à la raison, soutenir nos avis, même contre toutes les règles de la prudence, fronder les principes les plus salutaires de la monarchie, on a bientôt, & sur-tout les honnêtes gens, conçu quelque soupçon.

Cet infernal la Fayette, car quoi qu'à force de le calomnier, nous soyons presque parvenus à nous faire à nous mêmes illusion sur son compte, nous ne pouvons, en revenant à nous, méconnoître, pour notre malheur, sa pénétration, & son jugement; ce diable là, a tout d'un coup été au fait. Il a reconnu la comédie, & les caractères des acteurs. Et voilà que ce que vous aviez imaginé pour grossir le parti, & lui faire des prosélytes, n'a servi qu'à le décrier en l'exposant trop aux yeux de ceux que nous devions craindre le plus.

Rappellez vous mes obſervations quand vous me fîtes part de votre Deſſein. Contentons nous, vous diſois-je, de concerter enſemble nos plans. Dans l'Aſſemblée nous entraînerons ſouvent les vrais patriotes qui n'y ſeront pas préparés, & n'en ſentiront pas toujours le piège. Si quelque fois nous ſuccombons, nos défaites mêmes nous ſerviront auprès du peuple. Trompé par nos beaux discours, il ſe croira toujours vaincu quand nos propoſitions ſeront rejettées, & les ariſtocrates nous ſerviront toujours de couverture, même aux yeux des gens éclairés : au lieu que dans un club, nos raiſonnemens pourront être plus facilemenr analyſés, on aura le tems de les apprécier, d'en découvrir le véritable but : & en même tems que les amis de la monarchie ſe coaliſeront pour en détruire l'effet, ils auront les moyens de détromper le public.

D'un autre côté cet établiſſement donnera naiſſance à d'autres, & comme vraiſemblablement nous ne régnerons pas dans tous, nous en aurons plus de peine.

Avois-je tort, mon cher ? Vous le voyez. Qu'eſt-il arrivé ? D'abord les ariſtocrates ont formé une ſociété pareille à la nôtre. Au fond nous ne pouvions pas les en empêcher, car ou la nôtre étoit illégitime, où celle là étoit permiſe. Il eſt vrai qu'en profitant de l'indiſpoſition du peuple

contre eux, & en l'excitant par quelques libéralités faites à propos, nous avons dissipé l'association.

Mais presqu'aussitôt nos plus dangereux ennemis, ceux qui veulent sincèrement la liberté sous un gouvernement sage mais actif, en ont formé une autre. Et celle-là nous donne bien d'autres embarras. Aussitôt que nous établissons une batterie, ils en sont instruits & ils en élevent une autre avec laquelle ils nous démontent. Nous suivant pas-à-pas, ils éventent tous nos desseins, &, pour nous achever, ils les publient. Avec cela il est impossible qu'ils n'ayent pas l'avantage, car ils ont la confiance & l'estime de la plus saine partie de la nation, & ils nous les ont enlevées en se séparant de nous. Il ne nous reste que cette partie du peuple qui ne juge rien, qui ne voit rien, & qui marche en aveugle du côté où elle entend le plus de cris. Et encore, vous le savez, comment la conservons nous, ce n'est qu'à force de dépenses. Si nous n'avions pas nos prôneurs gagés, nos applaudisseurs soldés, nos journalistes, & *ces gens chauds* POUR DE L'ARGENT, *qui font de bonnes motions*, (*) A UN ÉCU PAR JOUR, il y a long-tems que nous serions perdus sans ressource,

---

(*) Lettre de Charles Lameth au sieur Godad.

ſans quelques BRETEURS, *à qui vous donnez de l'occupation à l'Aſſemblée Nationale*, (**) nous y ſerions bientôt oubliés.

Et avec tout cela, voyez à quoi nous avançons. Que n'avons nous pas fait pour faire paſſer notre décret ſur le droit de faire la guerre ou la paix ? Nous nous y étions pris à l'avance. Long tems avant d'élever la queſtion, nous avions diſpoſé les eſprits par nos folliculaires, par nos écrivains, par nos agents. Nous étions ſûrs de l'opinion publique, que nous avions forgée avec le plus grand ſoin. Alors vous propoſez la queſtion dans votre club, & ſans perdre de tems, la ſolution que nous avions concertée avec Pitt & Fox. Eh bien, comme nous nous ſommes vus loin de compte. Ces maudits patriotes ont dans l'inſtant ſenti le coup. Ils ont vu que nous nous rendions maîtres de toutes les forces de la nation, que nous mettions le Roi à notre mercy, comme le peuple ſous notre puiſſance, & qu'au premier moment nous donnerions en France une repréſentation de la tragédie de Charles premier, en Angleterre Ils ſe hâtent de mettre à nos trouſſes l'adroit Mirabeau, avec qui vous vous êtes brouillé, encore bien contre mon avis. Une multitude d'ouvrages auſſi profondé-

(**) *Ibid.* Il paroit que ces Meſſieurs ont leur langue.

ment penfés, que fagement écrits, déchirent le voile, & montrent le but de notre fiftême, & en deux jours nous perdons les trois quarts de nos partifans.

Vous venez me trouver. D'après notre conférence, vous avez recours à la force. Vous faite vîtes revenir les agens utiles que nous avions répandus dans les provinces pour y entretenir l'agitation, vous les armez, vous les diftribuez dans les jardins & les places, vous en raffemblez un grand nombre autour de la falle, afin que leurs cris faffent craindre une fédition, fi on nous réfifte, & faffent croire que l'opinion du peuple eft fixée. On ne pouvoit rien de mieux, mais nos fiers antagoniftes ne furent point d'humeur à fe laiffer intimider, & ce Démon de la Fayette venant, au moment même de la décifion, réunir tous les avis par une de ces phrafes avec lefquelles il eft accoutumé a emporter tous les fuffrages, nous tombons à plat, & fans le pauvre Fret.... qui, bonnement nous fournit le moyen de nous raccrocher un peu, pour dérober notre défaite, nous perdions toute notre influence fur la multitude.

Pour comble de difgrace, pas une de nos démarches ne fut ignorée. On fut le nombre de fatellites que nous avions réunis, & le nom des

chefs que nous leur avions donnés : on sut le nombre d'armes que nous avions achetées pour leur distribuer, on sut où nous les avions prises, par qui nous les avions fait payer. Tout cela fut imprimé, & si on n'écrivit point tous les noms, on donna des individus, des signalemens capables de les faire montrer au doigt. On connut même les auteurs des pamphlets que nous avons fait composer. Il est vrai qu'il ne falloit pas être grand sorcier. Votre imbécille Delacroix, par exemble, va, dans un accès de vanité, se vanter d'avoir fait la diatribe contre Mirabeau, comme si c'étoit un chef-d'œuvre digne d'une couronne académique. Vous l'aurez sûrement un peu gourmandé sur cet article, car si vous n'y aviez pas mis un peu la main, Dieu sait qui eût ce qui auroit pu lire, sans avoir mal au cœur.

Enfin tout manque, & il faut moi, que je me creuse la tête pour trouver de nouvelles ressources.

Impatienté de tant de contradictions, tâchez, vous dis-je de débusquer le La Fayette, & de vous emparer de la garde nationale en vous faisant mettre à sa tête ; moi, je me faisais porter à la mairie. Nous plaçions nos principaux amis dans le ministère, & disposant ainsi de toutes les affaires, ainsi que de toutes les forces, parbleu nous arrivions à notre but. Nous damions même le pion à notre

plat bourgeonné, dont nous aurions trouvé plus d'un motif plausible de nous défaire.

Certes le projet étoit admirable. Mais voilà encore que tout Paris est instruit de vos démarches, & même des nôtres. On répond à vos tentatives pour le généralat par des pasquinades, & de nouvelles adresses au la Fayette; & nous, on nous tympanise dans tous les cafés, dans tous les carrefours, dans tous les papiers. Nous sommes obligés, si non de renoncer entiérement à nos desseins, du moins de les désavouer par des lettres qui ne laissent pas que de nous donner des ridicules.

Ce coup manqué, il se présente une autre occasion. La démission donnée par la Fayette de son commandement en chef de la garde de Versailles, laisse une place vuide. Elle ne valoit pas la première, mais enfin elle n'étoit point à négliger. il est toujours bon d'avoir une partie des troupes dans sa main, & c'est comme on dit, *mettre le pied à l'étrier.* Nous achetons en conséquence autant de voix qu'il en faut pour être sûrs du succès. *Le cointre* avoit fait des merveilles. Tous les habitans de Versailles n'étant pas également faciles à acheter, Le cointre avoit introduit dans les assemblées un certain nombre de nos bonnes gens qui avoient mis des scrutins à poignée.

Mais vous écrivez à Godad, & voilà votre lettre

qui court Paris. Qui pis eſt, elle eſt imprimée avec une exactitude déſolante. On y voit toutes nos menées, on y voit ce qui eſt encore bien pis, nos relations avec Londres. On apprend juſqu'au nombre des étrangers que nous avions fait figurer à Verſailles pour l'élection.

Et puis, comme de raiſon, voilà encore une affaire toiſée. Le comité de conſtitution dont les yeux ſont toujours ouverts ſur nous, fait ſuſpendre l'ouverture du ſcrutin : Robertspierre qui ne ſera jamais qu'un imbécile va faire une autre balourdiſe. Il s'écrie que dans le décret propoſé on reconnoit la jalouſie & les paſſions particulières ; j'aurois voulu tenir ſa langue. C'eſt annoncer clairement qu'on connoît le réſultat du ſcrutin, qui n'eſt point encore ouvert, & comme vous aviez déjà eu (pardonnez, mais je ne puis le diſſimuler) comme vous aviez déjà eu la gaucherie de vous vanter de ce commandement, l'intrigue eſt entiérement dévoilée, & il n'y faut plus penſer.

Enfin, le défaut de ſecret nous fait plus de mal que tous les efforts de nos ennemis contre leſquels nous aurions depuis long-tems allumé la fureur du peuple, ſi nous euſſions été plus couverts.

Mais non, il ſemble qu'il y ait au milieu de nous, & juſques dans nos petits conſeils, un génie inviſible qui va tout conter à nos adverſaires.

Il faut convenir auſſi que ſi vous avez des qualités ſupérieures pour l'intrigue, vous avez des défauts qui ne ſe pardonnent pas. Si une entrepriſe va bien, ſi elle eſt au moment du ſuccès, votre joie ne peut pas ſe contenir, & alors tous les furets ſont lachés, & puis nous ſommes pris. Dans un revers vous n'êtes pas le maître de votre colère, & vous laiſſez pénétrer tout ce qu'on ne ſavoit pas.

Vous avez d'ailleurs trop de confidens : & peut-être, petit coquin, encore beaucoup plus, trop de confidentes. Sachez-donc qu'un chef de parti doit être inſenſible à l'amour, ou impénétrable, même dans les momens du plus grand abandon.

Ce n'eſt cependant, à coup ſûr que de cette manière qu'on a pu ſe procurer des copies de votre correſpondance avec Lacroix, Godad, & autres, qu'on a fait imprimer : ou bien il faudroit ſuppoſer que ce ſont des traitres, ce que je ne puis croire, car nous les payons diablement cher.

Ce n'eſt encore que de cette manière qu'on a pu découvrir nos liaiſons avec l'Angleterre, & nos conférences avec Fox; car vous ſavez que nous n'y admettons pas les ſubalternes du Parti. Il n'y a que d'Aiguillon, Laborde, votre frère,

vous et moi, ce n'eſt pas très-certainement aucun de ceux-là qui a pu trahir le ſecret.

Cependant on ſait tout, on connoit juſqu'aux plus petits détails du traité fait avec le gouvernement anglois. On ſait juſqu'au dernier liard le montant du prêt qu'elle a fait au duc d'Orléans, & de celui qu'elle lui a fait faire par la Hollande. On connoit juſqu'aux inſtructions ſecretes données au duc d'Orléans pour ſon retour dont il n'a, comme vous ſavez, donné de copie qu'à vous.

Eh ! que ne ſait-on pas d'ailleurs ? N'a-t-on pas découvert à un écu près, ce que nous ont coûté les ſoulevemens de Marſeilles, de Niſmes, de Montpellier, de Montauban, et tous les autres? Ne nous a-t-on pas ri au nez, juſques dans l'Aſſemblée, quand nous avons voulu les rejetter ſur les ariſtocrates.

Tenez, mon ami, je vous envoie un maudit écrit qui me tombe ſous la main, intitulé *attention*. Vous y verrez juſqu'à quel point, nous ſommes dévoilés.

Oh ! mon ami, ne faites plus arrêter de colporteurs. Voyez les menaces que l'auteur de cet écrit nous fait en finiſſant. Il eſt trop inſtruit pour croire que ſa peroraiſon ne ſoit qu'une bravade.

S'il alloit rendre compte des démarches que nous avons faites, & des ſommes que nous avons

répandues pour corrompre les régimens. S'il alloit dire ce que nous avons fait dans les ports de mer, & dans l'affaire de Touraine. S'il alloit réveler le fecret des troubles des colonies. S'il alloit nous montrer par-tout, moteurs, inftigateurs, payeurs, & inftrumens. En vérité cet homme me fait trembler.

Vous verrez qu'il faura auffi notre jeu relativement aux vainqueurs de la Baftille, & qu'au premier matin, il dira à tout le monde que tandis que nous avions l'air de les porter chaudement, nous débauchions les troupes du centre pour les animer contre eux.

Je fuis d'avis que nous plongions pendant quelque tems, que nous ceffions de faire parler de nous, & que nous tachions de nous faire oublier.

Mais fur-tout accoutumez-vous au plus grand fecret, plus de confidence aux maîtreffes, ni même à perfonne. Examinez tous ceux qui vous entourent, fi par exemple cette lettre, par malheur, devenoit publique, ce feroit sûrement votre faute : Je l'écris moi-même, feul, au fond de mon petit cabinet & pas une ame n'a pu la voir. Si vous ne pouvez pas vous tenir, je quitte le parti, & deviens bon patriote, car il n'y a plus rien à gagner avec les ariftocrates, & je n'ai point envie de me faire affommer.

Prenez garde auſſi à vos écrivains. Ceux qui ont compoſé *les Boſquets*, les vies de la Fayette, de Bailly, de la Reine, ſont des barbouilleurs qui ne ſavent pas ſeulement le françois. L'auteur de la vie de Conty eſt un imbécile. Il va *prêcher ouvertement le régicide.* Ce n'eſt pas là le moyen de réuſſir auprès des françois ; & puis il va dénigrer toute la maiſon de Bourbon, lui conteſter juſqu'à la légitimité. Le ſot ne ſait pas apparemment que le duc d'Orléans eſt un Bourbon ; & ſi on lui demandoit ce qu'étoit Louis XIV il répondroit qu'il étoit *porteur d'eau.* Tout cela eſt d'une gaucherie abominable.

Voyez comme les patriotes nos ennemis ſont ſervis. Les plumes les plus délicates & les plus nerveuſes ſont à leurs ordres. Je conviens qu'ils n'ont pas même beſoin de chercher, & que tous les honnêtes gens les ſervent, ſans même être excités, tandis que nous ſommes obligés de payer exceſſivement cher, & que nous ne pouvons trouver que des mauvais ſujets ; mais dans cette classe il y a des plumes, & de très-bonnes. Il falloit charger Linguet de cette besogne, eût-il du en coûter deux fois autant.

Votre Marat eſt auſſi trop mal adroit. Il excite trop ouvertement les peuples à la révolte, & puis il va faire notre éloge. C'eſt nous montrer au doigt.

Son N°. 150 eſt d'une impertinence achevée. Réglez un peu ſes fougues. Cet homme va ſans règle ni meſure, & cela eſt dangereux actuellement. Le peuple commence à ſe refroidir, à s'éclaircir; & à connoître ſes vrais amis. Ordonnez lui de ménager davantage la Fayette, la Rochefoucauld, & les autres : il montre trop l'intérêt que nous avons à les perdre, & les ordres qu'il a reçus de les calomnier.

Je vous le répète, il nous faut maintenant le plus grand ſecret, & la plus profonde diſſimulation. Prenez bien garde ſur-tout qu'on ne découvre les achats de bled que nous avons faits, & l'adreſſe que nous avons eue d'en employer quelques portions à faire donner dans les fauxbourgs du pain à huit ſols, afin d'en indiſpoſer les habitans contre les chefs. On n'en a point encore parlé, & vous ſentez combien il eſt important que le peuple ignore ce petit tour.

Veillez auſſi ſur les convois.... vous m'entendez. Ayez ſoin de les mettre ſous des noms ariſtocrates : & même, vous pourriez adroitement faire ſaiſir un chariot, cela feroit le meilleur effet. En même tems que cela indiſpoſeroit contre les ariſtocrates, & tourneroit l'attention de ce côté, nous ferions paſſer le reſte ſans être ſeulement ſoupçonnés. Convenez que je ſuis un homme.

Faites aussi composer un grand nombre d'écrits aristocratiques, & faites en saisir beaucoup. Rien ne servira encore mieux nos affaires.

Adieu, mon cher ami, soyez bien secret, & bien dissimulé, sur-tout dans ces momens. Quel diable, renoncez aux femmes pour quelque tems. Dans les grandes entreprises, il faut oublier l'amour. Quand nous serons les maîtres, nous ferons comme il nous plaira, & si le peuple remue nous ne manquerons pas de bastilles.

Adieu donc,

DUPORT.

P. S. En voilà un autre maintenant, c'est pour nous achever. Je vous l'ai toujours dit que ce duc d'Orléans n'étoit bon à rien. Peut-on voir rien de plus gauche, de plus impolitique que la lettre qu'il a fait lire à l'Assemblée. Il faut en vérité avoir bien envie d'être quelque chose, pour servir un homme qui a si peu d'énergie.

Tout étoit si bien concerté, si bien arrangé! Latouche avoit si bien préparé les voies par *son exposé*. Si le prince étoit revenu tout simplement au moyen de cet ouvrage, et de quelques louis placés à propos, il auroit été reçu avec les honneurs du triomphe.

198

Point du tout, il vient là se brûler à la chandelle, & se faire donner un soufflet humiliant. Quelle diable de figure peut-il faire s'il revient? Il sera accueilli par des huées, bien heureux s'il en est quitte pour cela.

Chacun va se dire, eh s'il étoit innocent, montreroit-il des craintes? On va comparer l'exposé avec sa conduite passée, on va..... mon Dieu, on va tout se rappeller, tout découvrir, & l'occasiou est perdue.

S'il ne revient pas.... tenez j'enrage, et il ne tient à rien que je ne laisse tout là.
